

L'action militante de Gabriel Peri à Marseille

Le présent article ne prétend pas recenser, dans la carrière politique de Gabriel Peri¹, tous les séjours qu'il a pu effectuer à Marseille. Devenu, assez rapidement, l'un des principaux leaders du Parti communiste français, encore qu'il n'ait jamais appartenu au bureau politique, Peri a eu, maintes fois, l'occasion de venir prononcer des discours à Marseille ou dans la région. Ainsi, le 16 février 1936, prit-il la parole devant 30.000 personnes dans un grand meeting unitaire au Parc Chanot, avec le socialiste Paul Faure, pour protester contre l'agression dont Léon Blum avait été victime, le 13, à Paris, de la part des membres du C.S.A.R., et dénoncer le danger fasciste en Europe². De même, du 25 au 29 décembre 1937, il fut présent au congrès national du Parti communiste à Arles où il présenta un rapport sur la politique étrangère dont il était, tant à *L'Humanité* qu'au sein du parti, le principal spécialiste, et où il fut élu membre du comité central³.

Nous ne retiendrons, ici, que deux épisodes assez courts, et séparés dans le temps : les débuts de Gabriel Peri dans l'action politique, entre 1917 et 1922, aux Jeunesses socialistes puis communistes de Marseille et, au tournant des années 1930, ses deux candidatures infructueuses à des élections partielles dans la même cité.

1. Peri, comme tous les noms d'origine corse, doit s'écrire sans accent. Si un accent aigu apparaît quelques fois, dans cet article, c'est en référence volontaire aux ouvrages imprimés qui le mentionnent par erreur.

2. *Le Petit Provençal*, 17 février 1936. Peri et Faure avaient célébré au même endroit, en juillet 1934, le pacte d'unité d'action entre le P.C. et la S.F.I.O.

3. Archives départementales des Bouches-du-Rhône, rapport du sous-préfet d'Arles, M6 11379.

Gabriel Peri, né à Toulon le 9 février 1902, est arrivé jeune à Marseille où son père occupa des fonctions assez importantes à la Chambre de Commerce. « Il devint directeur des services techniques des docks de Marseille. Ma famille vivait dans une modeste aisance, qui entretenait, comme dans la plupart des familles de la petite bourgeoisie, une pratique stricte de l'épargne⁴. »

Cette famille était d'origine corse. « Mon grand-père était, dans sa jeunesse, parti d'Ajaccio et s'était embarqué comme mousse à bord d'un navire de guerre et avait travaillé, étudié, gagné des galons ; et, lorsqu'il prit sa retraite, il était capitaine de marine, avait la Légion d'Honneur et la Médaille militaire. Il fonda alors et dirigea à Marseille une école où il préparait les élèves mécaniciens de la marine⁵. » Il avait épousé une institutrice toulonnaise d'origine florentine⁶.

Le jeune Gabriel Peri entra en classe de huitième, en 1911, à l'annexe Périer du lycée de Marseille ; il y demeura jusqu'à la troisième A et termina ses études au grand lycée (l'actuel lycée Thiers) dans la classe de Philosophie en 1919-1920. « Je fus ce que les livrets scolaires appelaient alors un brillant élève⁷. » Nous avons retrouvé, sinon ses livrets scolaires, du moins les palmarès conservés à la bibliothèque du lycée Thiers. Ils témoignent effectivement d'une brillante scolarité fondée sur de solides études classiques à dominante littéraire, avec de nombreux prix et accessits chaque année, six et deux, respectivement, en troisième A, par exemple, où Peri obtint le prix d'excellence, cinq et quatre, en première A, où il reçut le prix d'honneur de la ville de Marseille, prix qui lui fut accordé à nouveau l'année suivante, en Philosophie⁸. Ceux qui l'ont connu à l'époque⁹, le

4. *Les Lendemain qui chantent*, autobiographie de Gabriel Péri présentée par Aragon, Paris, Editions sociales, p. 23. — *Le Petit Provençal* du 8 février 1919 précise que le père de G. Peri était chef de la comptabilité.

5. *Les lendemain qui chantent... op. cit., ibid.*

6. Cette indication, qui ne figure pas dans l'édition de 1947, se trouve dans la brochure publiée, dans la clandestinité, par le Parti Communiste français, en mars 1942, sous le titre suivant : *Un héros de la libération nationale mort pour la France, Gabriel Péri, fusillé le 15 décembre 1941 par les Allemands vous parle. Notes autobiographiques écrites par G. Péri pour ses avocats suivies de la défense préparée en vue de sa comparution devant le tribunal* (56 pages).

7. *Les lendemain qui chantent... op. cit.*, p. 26.

8. Signalons, au passage, que son professeur de philosophie fut Bastianelli qui milita à Marseille dans les rangs de la démocratie chrétienne entre les deux guerres et soutint, en 1931, le candidat de la droite, Eugène Pierre, contre son ancien élève.

9. Nous tenons à remercier particulièrement ici M. Henri Cohen, qui fut son camarade de classe, des souvenirs qu'il a évoqués pour nous et des documents qu'il nous a aimablement communiqués. M. Cohen a consacré un article à G. Peri dans *Provence Nouvelle* (7-13 octobre 1964).

dépeignent comme un jeune homme enjoué, réfléchi et travailleur, fin et cultivé, naturellement et foncièrement courtois, comme il le sera toujours par la suite, déterminé, sincère et passionné dans ses convictions, ce qui n'était pas contradictoire, comme l'écrit Aragon, avec le sens de l'humour, l'élégance des manières et une politesse raffinée, parfois « volontairement exagérée » à l'égard des gens qu'il préférerait tenir à distance.

Peri était particulièrement doué pour le français, le latin, le grec, la récitation et l'histoire. Tout semblait donc le pousser à entrer en hypokhâgne. Il en avait d'ailleurs l'intention. « Je me proposais de préparer le concours d'entrée à l'École normale supérieure¹⁰. » Nous verrons que les circonstances en décidèrent autrement. Il est curieux de mentionner, à ce propos, l'erreur commise par le préfet des Bouches-du-Rhône dans son rapport du 14 octobre 1930 au ministre de l'Intérieur, alors que Peri est candidat à Marseille, erreur consistant à présenter ce dernier comme professeur agrégé de l'Université¹¹.

Lorsqu'éclate la Grande Guerre, Peri a donc douze ans et demi. En 1915, il propose à ses camarades de fonder un journal du lycée qu'on vendra au profit des soldats blessés et qui s'intitule *Le Diable bleu*. Le premier article signé par Peri est consacré à Jean Jaurès. Peu après, les jeunes journalistes remettent au proviseur la somme de soixante francs¹².

Très tôt, on le voit, Gabriel Peri va s'engager politiquement. L'influence de la guerre, et, à partir de 1917, de la révolution russe seront importantes, beaucoup plus que l'environnement familial. Son père votait à gauche, mais avait préféré Poincaré à Pams en 1913. Rectifions ici une erreur d'Aragon qui a mal lu Peri et qui, dans sa préface, anticipant d'un bon demi-siècle sur l'élection du Président de la République au suffrage universel, écrit : « Peri nous apprend de son père qu'en 1913 il vota pour

10. *Les lendemains qui chantent...* op. cit., p. 24.

11. Arch. dép. Bouches-du-Rhône, 2M3 58.

12. *Gabriel Peri*, textes de P. Gamarra, dessins de P. Brisson, Argenteuil, Offset-Impressions, 1964, p. 2. Cf. aussi le témoignage de M. Henri Cohen.

Poincaré contre Pams¹³. » La mère de Peri était très pieuse « et avait veillé avec un soin jaloux » à son éducation religieuse ; il avait un oncle archiprêtre à Toulon¹⁴. « Par conséquent, rien comme éducation familiale ne me prédisposait à la révolution. Je me suis éveillé à la vie pensante dans un monde encore en guerre... Je cherchais une explication à la guerre, considérée non point comme source de souffrances, mais comme un bouleversement dont je voulais découvrir le sens, l'origine, l'interprétation, la source, dont la guerre avait été le prétexte, s'étendant aux autres phénomènes de l'histoire humaine¹⁵. »

C'est pendant la guerre, et en étudiant la philosophie, que Peri cherche, au-delà du manuel classique, des explications dans la lecture du *Manifeste communiste* de Marx et des commentaires du *Capital* publiés par Gabriel Deville. Il lit aussi *La Sainte Famille* de Marx, *L'Anti-Dühring* d'Engels, « sans ordre », dit-il, mais le socialisme lui apparut « alors non plus comme un groupement semblable à d'autres, mais comme le formidable rassemblement d'hommes commis à rénover l'humanité... La lutte pour le socialisme, pour la révolution, ne pouvait être en marge d'une activité essentielle. Elle était l'essentiel ; elle devait être ma vie... C'est ainsi que j'étais venu à la révolution par la voie de l'étude passionnée, de la méditation fiévreuse... Adhésion d'origine intellectuelle, cérébrale peut-être, mais, somme toute, l'expérience a démontré que les adhésions de ce genre ne sont pas de qualité inférieure et de fidélité moins sûre¹⁶. »

Peut-on retrouver d'autres motivations dans le cheminement de la pensée de Peri ? Il évoque tout ce qu'il doit à certaines personnalités, comme Marcel Cachin et Paul Vaillant-Couturier, en qui il trouvera plus tard, à Paris, à *L'Humanité* « des maîtres..., c'est-à-dire des conseillers et des guides affectueux¹⁷. » Mais, à l'époque qui nous occupe, on ne saurait oublier, sur le plan local, l'exemplarité de Flavien Veyren, ancien prêtre, venu de

13. *Les lendemains qui chantent... op. cit.*, p. 11. Peri écrit, lui, à la p. 25, que son père "avait préféré Poincaré à Pams parce qu'il jugeait insuffisamment reluisante la personnalité du second". Bien évidemment, à cette époque, le président de la République était élu par le Congrès des parlementaires à Versailles. Le père de Gabriel Peri fut-il, par ailleurs, candidat sur une liste d'Union des gauches, soutenue par *Le Radical*, aux élections municipales du 30 novembre 1919 à Marseille ? Les prénoms - Albert, Joseph, et la profession "comptable" mentionnés par la presse et les procès-verbaux d'archives concordent parfaitement.

14. *Ibid.*, p. 23 et 25.

15. *Ibid.*, p. 25 et 26.

16. *Ibid.*, p. 27, 28, 29 et 30.

17. *Ibid.*, p. 42.

la Jeune République au socialisme, et, pendant la guerre, au socialisme le plus avancé ; il a beaucoup influencé les jeunes socialistes de Marseille qu'il entraînera, après le congrès de Tour, au Parti communiste¹⁸.

Autres motivations, où le concret rejoint l'idéologique : le dégoût à l'égard des profiteurs de guerre dont la fortune s'étalait dans ces quartiers du Prado, de la rue Paradis et du boulevard Périer près desquels résidait la famille de Peri. L'antagonisme, aussi, au lycée, né de la propagande menée dans cet établissement par les Camelots du Roy. Ce serait même, selon un rapport de police, la raison pour laquelle Peri aurait été le « véritable créateur du mouvement en faveur du socialisme parmi les élèves du lycée¹⁹ ». Citons, à nouveau, les notes de Peri, écrites vingt ans plus tard : « D'instinct, nous nous étions mis dans le camp de la rébellion. Rébellion contre l'ordre bourgeois, contre la morale bourgeoise, auxquels nous attribuons la responsabilité de tout ce qui nous faisait horreur. Nous détestions les profiteurs de guerre, les fils à papa et les filles à dot... nous nous élevions contre la médiocrité du goût public. A nos yeux, l'un des grands résultats de l'émancipation révolutionnaire devait être d'extirper le goût pour les fadaïses, de remplacer le règne de l'or par la primauté de l'intelligence qui donnerait aux masses populaires des goûts supérieurs et de délicates susceptibilités²⁰. »

Instinct, intelligence, cérébralité ? Est-il vraiment nécessaire de compartimenter les linéaments d'une pensée dont la sincérité et la richesse ne peuvent être mises en doute ? Quoi qu'il en soit, dès 1917, à l'âge de quinze ans, Gabriel Peri adhère aux Jeunesses socialistes. Les premières manifestations de son activité que nous ayons retrouvées datent des mois de juin et juillet 1918. Il est alors secrétaire adjoint des J.S. et participe, à qualité, à la commémoration de la mort de Jaurès le 31 juillet²¹. L'année suivante,

18. Flavien Veyren (1877-1966) a été, après ce congrès où il fut présent, le premier secrétaire fédéral du P.C. pour les Bouches-du-Rhône. Il devint, en 1944, à la Libération, préfet de ce département.

19. Arch. dép. Bouches-du-Rhône, M6 8286, rapport cité par Danielle MOULINARD, dans *Le Parti communiste à Marseille, naissance et débuts*, mémoire de maîtrise dactylographié d'histoire entrepris sous notre direction et soutenu à Aix-en-Provence en 1972.

20. *Les lendemains qui chantent...* op. cit., p. 29.

21. *Le Petit Provençal*, 29 juin 1918. — Arch. dép. Bouches-du-Rhône, M6 3851.

il est trésorier adjoint²². Les J.S. n'étaient pas très nombreuses, à Marseille — une cinquantaine de membres en 1920 — mais constituaient un noyau actif, remuant, avancé, en opposition, souvent, avec des « bonzes » de la Fédération socialiste S.F.I.O. des Bouches-du-Rhône et, plus particulièrement, le tout puissant et riche Fernand Bouisson qui avait participé au ministère Clemenceau²³ et qui personnifiait le réformisme et l'opportunisme. Elles disposaient d'un petit local et d'une bibliothèque au cours Saint-Louis.

Les années 1919-1920 vont être, pour Gabriel Peri, décisives, tant sur le plan personnel que sur le plan politique. « De douloureux revers... survenus dans la famille de mon père... m'obligèrent à gagner ma vie. Je me présentai à un concours qui me permit d'entrer dans une entreprise de navigation et de construction maritime, où je devins secrétaire du Conseil d'administration, chargé d'assister l'administrateur dans ses rapports avec les maisons étrangères... Mon travail n'était nullement dépourvu d'intérêt... J'étais fort bien rétribué²⁴. »

Ainsi Peri a renoncé, après le baccalauréat, à préparer Normale Supérieure. « Cela se passait en 1919 », écrit-il²⁵, ce qui est contradictoire avec le palmarès du lycée qui indique sa présence en classe de Philosophie jusqu'à la fin de l'année scolaire 1919-1920. Mais, ce qui est plus important, c'est l'élargissement des activités de Peri ; d'abord sur le plan journalistique : « J'écrivis sur la paix mal assise plusieurs articles dans une revue d'étudiants de gauche qui paraissait à Aix-en-Provence et dans un hebdomadaire publié à Marseille... Je collaborai à la revue "Clarté" qu'avaient fondée, à Paris, Barbusse et Paul Vaillant-Couturier, et qui a publié de moi une étude sur le Matérialisme et l'Idéalisme dans la conception socialiste de Jaurès et un article sur Babeuf et le problème social pendant la Révolution française²⁶. »

22. *Le Petit Provençal*, 13 décembre 1919.

23. En tant que haut commissaire aux Transports maritimes.

24. *Les lendemains qui chantent...* op. cit., p. 24. Cette entreprise était dirigée par M. Rignoly (Cf. D. MOULINARD, *Le Parti communiste à Marseille...* op. cit.).

25. *Les lendemains qui chantent...* op. cit., p. 24.

26. *Ibid.*, p. 31.

Ensuite dans son évolution idéologique : A l'enthousiasme des défilés du 1^{er} mai 1919 et de la campagne pour les élections législatives de l'automne 1919, auxquels il participe à Marseille, succèdent, avec l'échec des grèves de 1920, la déception — mais non le découragement —, la colère, surtout devant « les hésitations et la pusillanimité du mouvement socialiste ²⁷. » Alors Peri et les J.S., ainsi, du reste, que la majorité des militants de base, dans les Bouches-du-Rhône, vont, contre l'état-major local du Parti socialiste unifié, rejoindre et impulser à la fois le courant favorable à la Troisième Internationale et à la solution bolchevik du problème de la Révolution.

Ce courant l'emporte, à une très forte majorité, au congrès fédéral S.F.I.O. de Salon, préparatoire au congrès de Tours, qui se tient le 12 décembre 1920. Peri y prend la parole et déclare : « Le mot de communisme effraie, or il découle de nos besoins » ; et il choisit comme exemple celui des animaux : ils vivent en commun d'instinct ; le plus vieux les gouverne ; ceci se fait aussi chez les humains, mais cette minorité qui gouverne pèse trop lourd, d'où la nécessité du communisme intégral ²⁸.

Après le congrès de Tours, les J.S. de Marseille passent en bloc au nouveau Parti communiste. Peri devient rapidement le secrétaire régional des Jeunesses communistes. Il est en contact avec Paris et adresse à *L'Avant-Garde* des articles qui sont parfois reproduits dans *L'Humanité*. Mais, à Marseille, les moyens sont réduits. Bouisson a depuis longtemps déjà, coupé les vivres. Heureusement, grâce à l'aide de Marius Latière ²⁹, conseiller général du dixième canton, passé, lui aussi, de la S.F.I.O. au P.C., les J.S. disposent d'un nouveau local, au cours Lieutaud, puis d'une pièce au Chapitre, au-dessus de l'Artistic Bar. Ils la louent 50 francs par mois et leur budget annuel n'est guère que de 500 francs ³⁰.

27. *Ibid.*, p. 32.

28. D. MOULINARD, *Le Parti communiste à Marseille...*, op. cit.

29. Marius Latière (1879-1928), industriel et commerçant en bois, d'origine ouvrière, autodidacte et coopérateur.

30. *Le Petit Provençal*, 9 février 1921. — *Le Petit Marseillais*, 16 mars.

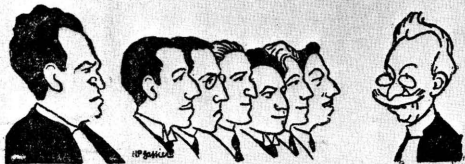
Peri ne se contente pas d'écrire des articles. Il fait une propagande antimilitariste directe pour protester « contre la politique de rétorsion à l'égard de l'Allemagne, pour la fraternisation des travailleurs de France et l'Allemagne³¹. » C'est dans ces conditions qu'il va être impliqué dans l'affaire dite « du complot communiste »³². Elle commence par la découverte, dans une boulangerie de Sceaux, d'un paquet contenant des faux passeports. L'enquête aboutit à l'arrestation, à Nice d'un certain Zalewsky, de son nom véritable Abramovitch, qui avait été, au congrès de Tours, « l'œil de Moscou », et, selon la presse de droite, également le bailleur de fonds soviétique. De nombreux militants français sont arrêtés à Paris et en province. A Marseille, le 6 février au soir, à la sortie d'un meeting auquel avait participé Cachin, Gabriel Peri est suivi par la police. Il porte un paquet volumineux. Il tente de s'en débarrasser et de s'enfuir près de la gare du Prado, en regagnant son domicile. Il est arrêté. Ce paquet contenait des tracts, envoyés par la Fédération nationale des J.C., et qu'on devait distribuer aux jeunes gens de la classe 1921 au moment du conseil de révision. Ces tracts³³ — « Ouvrier ! Camarade conséril ! Paysan ! » — n'incitaient pas à la désertion mais demandait aux nouvelles recrues de faire, dans les casernes, de la propagande en faveur du communisme : « Ton devoir, si l'on veut te lancer contre une Allemagne ou une Russie révolutionnaire, c'est de ne point oublier que partout où est proclamée la Révolution communiste, là est la seule patrie des travailleurs ! »

Peri est incarcéré à la prison Chave où il passera quarante jours. Plusieurs de ses camarades sont arrêtés ou placés sous surveillance. Leur local fait l'objet d'une perquisition. On y trouve des affiches, des documents divers, des portraits de Lénine et de Trotsky.

31. *Les lendemains qui chantent...*, *op. cit.*, p. 33.

32. Complot bolchevik, intitulé *Le Petit Marseillais* du 31 janvier 1921 : Le mouvement communiste en France, puis l'action bolcheviste, lit-on dans *Le Petit Provençal* du 31 janvier et du 3 février.

33. Ils sont conservés aux Arch. dép. des Bouches-du-Rhône dans le dossier M6 8286.



A MARSEILLE

Les membres de la Jeunesse communiste ont comparu hier devant le tribunal correctionnel de Marseille qui les a tous acquittés à l'exception de Péri, secrétaire du groupement.

Le croquis de H.-P. Cassier que nous publions représente de gauche à droite : nos camarades Reynaud (l'un des défenseurs), Péri, Cartier, Fassalo, Cohen, Ciapareda, Ferrand, que regarde, à droite, le président Couture.

La presse marseillaise évoque naturellement l'affaire, sans trop la dramatiser, cependant. Ce qui frappe le plus *Le Petit Marseillais*, « Une chose curieuse et alarmante... c'est que la plupart des membres de cette Jeunesse communiste qui s'attachait à la besogne antipatriotique de répandre dans notre ville les idées antimilitaristes et bolchevistes sont de tout jeunes gens appartenant à des familles très honorables de Marseille. Peri et Carlier³⁴ ont tous deux fait de brillantes études dans notre lycée, et, parmi les autres, il y a beaucoup d'étudiants. Faudrait-il déduire de ce fait que notre jeunesse intellectuelle marseillaise est sérieusement atteinte par l'infâme propagande... Nous ne le croyons pas. » L'auteur de l'article, qui signe L.B. (s'agissait-il de Léon Bancal ?) parle d'inconscience, d'égarement, « de rêves et d'illusions », et réclame des sanctions contre les vrais coupables, « les faux amis du peuple », qui utilisent des jeunes à des fins antimilitaristes³⁵.

Il est exact qu'on trouve, parmi les inculpés, avec Peri et Carlier, un autre étudiant en médecine, Jean Rousset, un élève de Khâgne, Antoine Campinchi, le fils d'un courtier, Henri Cohen, mais il y avait également des ouvriers, Lucien Vassalo, Louis Cade, Joseph Ferrand, Charles Pirod, et des employés, Claparède, Juliette Rouxel, Marie-Louise Gibert. Dès son entrée aux Jeunesses socialistes, l'un des buts de Peri avait été de nouer le contact entre intellectuels, travailleurs manuels et autres salariés.

Le Petit Provençal prend, quant à lui, plutôt la défense des jeunes gens et Fernand Bouisson, peu suspect d'extrémisme et de sympathie à leur égard, dénonce dans sa tribune libre du 17 février intitulée « *La comédie du complot* », le ridicule de cette conspiration bolchevik imaginaire, la manœuvre de diversion entreprise par le gouvernement du Bloc national pour masquer ses échecs diplomatiques, financiers, économiques

34. Aimé Carlier, né en 1901, était le fils d'un négociant en vins devenu fondé de pouvoir d'une banque marseillaise ; il était alors étudiant en médecine. Il avait été trésorier des J.S. en 1919.

35. *Le Petit Marseillais*, 8 février 1921. Le même quotidien, dans son numéro du 16 mars, au moment du procès, reprend des arguments identiques : "Des jeunes gens d'excellentes familles, fort honorablement connus... d'une parfaite moralité... À leur âge on est généralement séduit par les opinions extrêmes. On est ultra-réactionnaire ou ultra-révolutionnaire selon la mode du moment".

et sociaux. « On aide à peine les chômeurs, mais on gaspille les millions pour aider Wrangel, Koltchak, Denikine. Les versements allemands sont absorbés par les frais d'occupation de la Ruhr. » Et Bouisson préconise une politique sociale qui substituera progressivement le régime collectiviste au régime capitaliste.

Le procès a lieu, devant la Quatrième Chambre correctionnelle, du 15 au 17 mars, dans un climat d'apaisement. A Paris, Monatte, Monmousseau, Lorient, Souvarine viennent d'être acquittés. A Marseille, seul Peri est condamné à un mois de prison avec sursis³⁶ et à 100 francs d'amende. Il a revendiqué la pleine responsabilité de ses actes et de ses opinions, et il écrira, vingt ans plus tard, dans les circonstances tragiques que l'on sait : « Je pourrais probablement, aujourd'hui, redire, presque mot pour mot aux juges de la France vaincue et occupée — en faisant les substitutions nécessaires — ce que je disais, en 1921, aux juges de la France victorieuse dont l'armée occupait le territoire allemand³⁷. »

Signalons que dans leur défense, Peri et ses camarades ont mis « un point d'honneur » à ne pas être confondus avec les anarchistes, « leurs adversaires politiques³⁸ ». Cette précision n'est pas inutile quand on constate, aujourd'hui, à quel point les autorités pratiquaient, alors, volontairement ou non, la confusion des genres — si l'on peut dire. En effet, quelques mois plus tard, en août 1921, on retrouve le nom de Peri, qui avait retrouvé son emploi³⁹ et repris, selon ses propres termes, la « propagande écrite et parlée », dans un dossier relatif à la découverte de « documents anarchistes »⁴⁰.

36. Deux mois, écrit Peri dans ses notes autobiographiques, *op. cit.*, p. 34. — Un croquis d'audience de H.P. Gassier, publié dans *L'Humanité* du 17 mars 1921, représente Peri, ses camarades inculpés, un de ses avocats et le président Couve. Cf. ill.

37. *Les lendemains qui chantent...*, *op. cit.*, p. 34.

38. *Le Petit Marseillais*, 16 mars 1917. Ils étaient poursuivis sous le coup d'une loi visant les menées anarchistes. Les hasards de la chronologie font, qu'exactement à l'époque du procès, l'insurrection, en bonne partie anarchisante de Cronstadt, était réprimée par les bolcheviks. Le 18 mars 1921 fut le cinquantième anniversaire des débuts de la Commune de Paris.

39. "C'était au temps où certains employeurs jugeaient respectables les délits politiques." (*Les lendemains qui chantent...*, *op. cit.*, p. 34).

40. Dossier conservé aux Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, M6 11379, rapports des 5 et 17 août 1921.

Comme dans « l'affaire du complot », l'enquête part de la découverte, dans les toilettes du poste de police de la rue Tapis-Vert, cette fois, d'un paquet dissimulé dans un journal et abandonné dans ce lieu par un réfugié politique hongrois, Desider Grunhut, qui a été raflé le 28 juillet précédent. Ce dossier contient quinze pièces numérotées qui nous apprennent que Grunhut aurait été adjoint au commissaire du peuple pour les Finances pendant la révolution hongroise. Traqué par la police à Paris, il était venu chercher du travail à Marseille et portait sur lui des lettres de recommandation émanant de militants parisiens, tels Richard Dubois ou Emile Longeard. La pièce n° 7 est une lettre de Charles Rappoport, directeur de *La Revue communiste*, datée du 9 juin, adressée à Gabriel Peri, au nouveau local des J.C., 1, Marché des Capucins, témoignant de l'exactitude « des faits dont parle Grunhut », mais déclarant ne pas connaître personnellement ce dernier. La pièce n° 10 est une lettre de Monatte, en date du 13 juin, expédiée à J. Perri (*sic*), à la même adresse. Lui non plus ne connaît pas Grunhut : « Je suis diablement embarrassé... Voyez vous-même à vous former une opinion et n'hésitez pas à l'aider à trouver du travail... Mieux vaut aider quelqu'un qui ne le mérite pas que de manquer de solidarité pour un vrai camarade. »

Le document n° 8 est une lettre de Peri lui-même : « Cher ami, j'ai bien reçu ta lettre. Tu viens pas (*sic*) chez moi dimanche. Viens dimanche matin sans faute à L'Estaque-plage chez Salvador. Je dois aller dimanche à L'Estaque. Nous mangerons ensemble et pourrons causer. Par conséquent, trouve-toi sans faute dimanche matin à L'Estaque chez Salvador. Je compte sur toi. »

Cette lettre, dont le style surprend de la part d'un journaliste affirmé comme l'était déjà Peri, semble donc destinée à Grunhut. Est-elle écrite avec une simplicité volontaire et répétitive parce que s'adressant à un étranger comprenant mal le français⁴¹ ? Au demeurant, l'incident est mineur et démontre seulement que l'Internationale n'était pas, pour ses membres, un vain mot.

41. Signalons que cette lettre n'est pas autographe mais dactylographiée.

Au cours de l'automne 1921, Peri milite activement. Sa présence est annoncée, aux côtés de Veyren, à un meeting qui doit se tenir à Aix le 21 octobre pour débattre du problème de la dictature du prolétariat et de l'aide à apporter à la Russie ravagée par la famine⁴². En décembre, il est délégué comme suppléant par le congrès fédéral de Marseille pour assister, au nom des J.C., au premier congrès national du Parti communiste qui se tient dans la même ville du 25 au 30⁴³. Au printemps 1922, enfin, il mobilise les J.C. pour aider les candidats communistes aux élections cantonales, et plus particulièrement Marius Latière, conseiller général sortant, dans le 10^e canton⁴⁴. Latière est également soutenu par *Le Petit Provençal*, par la S.F.I.O. et par Fernand Bouisson dont il avait été, en 1914, le secrétaire du comité électoral. Il fut battu — de très peu — par le modéré Joseph Vidal. Mais l'événement montre qu'à cette époque, à Marseille, les ponts n'étaient pas irrémédiablement coupés entre socialistes et communistes.

Est-ce l'exemple coneret de Marseille ou la discipline de parti qui font de Gabriel Peri, quelques mois plus tard, un défenseur de la politique du Front unique ? A cette époque, Peri est devenu un dirigeant national, un « permanent ». Il est secrétaire de la Fédération nationale des J.C. et dirige leur journal, *L'Avant-Garde*. « J'hésitai quelque temps à quitter Marseille, et surtout à accepter une fonction rétribuée, alors que j'avais pu, jusque-là, conduire bénévolement mon activité militante. Mais j'aurais semblé, en me déroband, fuir une responsabilité. J'acceptai donc la mission qui m'était confiée et je vins m'installer à Paris⁴⁵. »

Peri va suivre encore, cependant, les affaires locales ou régionales du Parti communiste. Au début du mois d'octobre 1922, au congrès fédéral de Marseille, il défend donc avec Carlier, la thèse Souvarine-Frossard

42. Arch. dép. Bouches-du-Rhône, M6 11379, rapport du sous-préfet d'Aix du 12 octobre 1921.

43. *Le Petit Provençal* et *Le Petit Marseillais* du 25 au 31 décembre 1921. — Cf. aussi D. MOULINARD, *Le Parti communiste à Marseille...*, op. cit., d'après *Le bulletin communiste* de décembre 1921 et janvier 1922, consulté à l'Institut Maurice Thorez à Paris.

44. *Le Petit Provençal*, 1^{er}, 4 mai 1922 et jours suivants.

45. *Les lendemains qui chantent...*, op. cit., p. 35. Peri a dû quitter Marseille au cours du printemps 1922.

favorable au Front unique, malgré les dangers de réformisme qu'impliquent les contacts avec les dirigeants socialistes. Cette thèse est adoptée par 30 voix sans réserves et 19 avec réserves⁴⁶. Elle n'aura, dans la pratique, aucune suite. Bien au contraire, en 1923, la Fédération communiste des Bouches-du-Rhône est en proie à une crise grave provoquée par la scission de plusieurs de ses membres, parmi lesquels Simon Sabiani. Deux Fédérations vont s'opposer, « l'autonome », qui va devenir le Parti socialiste-communiste, et « l'unitaire » qui reste fidèle à la ligne du P.C. et que réorganisent Peri et Carlier à partir du congrès de Miramas, le 30 septembre 1923. Peri a été envoyé par le comité directeur du P.C., depuis le 4 juin, comme délégué permanent à la propagande dans le département. A la lecture du rapport moral, il constate que la Fédération a perdu 180 adhérents et en compte actuellement 711. Cette cassure était nécessaire, dit-il. Il s'en réjouit et annonce la parution d'un nouveau journal, *L'Humanité du Midi*, en remplacement du supplément au quotidien national du parti, à partir du 1^{er} décembre 1923⁴⁷.

En octobre 1924, Gabriel Peri, qui n'a que 22 ans, devient chef du service de politique étrangère à *L'Humanité*, fonction qu'il exercera jusqu'au 25 août 1939 et exigera, de sa part, de fréquentes missions dans le monde entier. Sa carrière politique n'intéresse donc plus Marseille. Excepté, cependant, en 1930-1931, où il s'y présente deux fois à des élections partielles provoquées par la mort des deux vétérans du socialisme marseillais, Cadenat et Flaissières. Les temps ont bien changé, la croyance en une Révolution mondiale imminente s'est estompée. Le monde capitaliste est bien en crise, mais l'U.R.S.S. stalinienne se replie sur elle-même. Au sein du Parti communiste français, l'heure n'est plus au Front unique, mais à la doctrine « classe contre classe », y compris contre « les social-traitres, les sociaux-fascistes, le socialisme avarié », pour reprendre les slogans de l'époque. Les Jeunesses communistes des années 1920, sur lesquelles le

46. D. MOULINARD, *Le Parti communiste à Marseille...*, op. cit., d'après *Le Bulletin communiste* de l'époque.

47. *Ibid.*, d'après le même *Bulletin* et le supplément quotidien de *L'Humanité*. Au même congrès, Peri fit un exposé sur la révolution allemande, "Morceau de la révolution mondiale", et invita les militants à lutter contre l'interventionnisme de Poincaré par la propagande antimilitariste, et, au besoin, par la grève générale. Cf. Arch. dép., M6 10801, rapport de police du 11 octobre 1923.

Komintern a fondé tant d'espoirs, détiennent, au tournant des années 30, les leviers de commande du parti, mais on ne sait encore qui, du « groupe » Barbé-Célor ou de Maurice Thorez, prendra la direction de ce parti alors en difficulté et dont les effectifs baissent régulièrement⁴⁸.

C'est dans ce contexte de flottement et de « ligne dure » à la fois que Gabriel Peri, après un échec contre Renaudel dans le Var, en 1928, est battu deux fois à Marseille. D'abord en octobre 1930 par le socialiste Ambrosini dans la 2^e circonscription, pourtant la plus ouvrière⁴⁹. Son talent n'y peut rien, qui est reconnu par Pierre Sauze, rédacteur à l'hebdomadaire *Massalia*, et hostile à la « médiocratie » des candidats marseillais : « Il est incontestable que (Peri) est un homme de valeur et tous ceux qui l'ont entendu ont été unanimes à dire qu'il produisait une grande impression⁵⁰. » De même, au printemps suivant, réalise-t-il un score faible, lors de l'élection municipale triangulaire des 26 avril et 3 mai 1931, qui l'oppose, dans la ville entière, au modéré Eugène Pierre appuyé par Sabiani et au socialiste Rémy Roux. Cette fois, il ne vient même pas à Marseille où Jacques Duclos et les communistes locaux défendent sa candidature. Comme en 1930, il se maintient au second tour. Du moins, par le peu de voix qu'il a rassemblé sur son nom, n'a-t-il pas fait, arithmétiquement, « le jeu de la réaction »⁵¹ ?

48. Cf. Annie KRIEGLER, *Les effectifs du Parti communiste français sous la Troisième République*, dans *Revue française de Science politique*, février 1966, p. 5 à 35. La région marseillaise a perdu, en 1930, 42 % de ses effectifs par rapport à 1929.

49. Elle englobait La Belle-de-Mai et la banlieue nord. Peri n'y obtint que 2 491 voix au premier tour sur 16 844 électeurs inscrits, moins que le candidat communiste de 1928, l'ébéniste Devos, et 2 678 au second sur 10 948 votants. Cf. Arch. dép. Bouches-du-Rhône, 2M3 58 et 5M2 282.

50. *Massalia*, 25 octobre 1930. Thorez, Cachin, Vaillant-Couturier sont venus le soutenir dans sa campagne.

51. A 136 voix près. Eugène Pierre fut élu avec 47 507 voix contre 40 695 à Rémy Roux et 6 676 à Peri sur 141 101 inscrits et 95 595 votants. Au premier tour, il avait recueilli 10 179 suffrages (dont 2 555 dans la deuxième circonscription) c'est-à-dire autant que le docteur Morucci qui avait conduit la liste communiste aux élections municipales de 1929. Cf. Arch. dép. Bouches-du-Rhône, 5M2 272 et 276.

Aux élections législatives de 1932, Peri sera élu député d'Argenteuil. La suite de sa carrière politique et sa fin tragique sont connues. La plupart des villes françaises ont donné le nom de Gabriel Peri à une de leurs artères ou de leurs places. Celle qui honore sa mémoire à Marseille est l'ancienne place du Change⁵², située entre le Vieux-Port et la Chambre de Commerce où travailla son père.

Antoine OLIVESI.

52. Et non le lycée Thiers, comme beaucoup le demandèrent à Marseille après la Libération. Cf. l'article d'André Remacle consacré à Peri dans *Rouge-Midi*, le 17 septembre 1944.